

“ Monsieur le Ministre,

“ Je viens d'apprendre la nomination de mon cousin, le baron du Bois-Larive à la préfecture de notre département. J'aime beaucoup mon parent ; je me réjouis et je vous félicite d'un choix aussi judicieux, en même temps je suis bien heureux d'ap-  
“ prendre qu'on a enfin rendu justice à son grand mérite. ”

—Eh bien ! penses-tu que je puis croire qu'une modeste place de bibliothécaire est ta seule ambition ?

—Je te jure, mon ami, que je n'ai jamais porté mes vues aussi haut, et je ne sais ce que cela veut dire.

—Eh bien ! Préfet on te veut, Préfet on t'aura ; le Ministre l'a décidé ainsi.

—Y penses-tu ?

—Je fais mieux que le penser, j'exécute et tu seras Préfet.

—Je suis incapable de remplir ces fonctions ; on a mystifié mes compatriotes, et tu donnes dans le même piège ; cela me contrarie.

—Comment ! un homme qui connaît son pays, qui le dépeint avec autant de justesse et de vigueur doit faire un parfait administrateur ; j'irai te voir, demain soir ; je veux te porter ta nomination, et après-demain te présenter au Ministre ; considère cela comme une affaire conclue.

Pendant que ces incidents se produisaient à Paris, Lise, assaillie de visites n'osait plus sortir, perdait le sommeil et l'appétit, si bien qu'elle résolut de partir et d'aller rejoindre son maître, de lui avouer sa faute, et le mensonge cause de tout ce bruit. L'incident qui la décida tout à fait, fut un télégramme annonçant la nomination définitive de M. du Bois-Larive. Ce dernier trait l'acheva. Elle crut que c'était un complot de l'épicier, du boucher et de la propriétaire pour lui faire à leur tour une plaisanterie.

Son maître lui ayant laissé cent francs en partant, elle s'en servit, et dans la nuit cette infortunée servante, à moitié perdue d'esprit, monta en un compartiment de troisième et descendit, vers trois heures, à l'hôtel où son maître s'était logé. Elle arriva comme une bombe, pâle, effarée, affaissée.

—Monsieur, s'empressa-t-elle de dire à son maître, me voilà : Vous allez bien me gronder, mais je ne pouvais plus rester là-bas. J'avais peur de perdre la cervelle.

—Et pourquoi ?

—Ah ! monsieur, mon bon maître. Pardonnez-moi, c'est ma faute. Vous savez bien que j'ai toujours eu une mauvaise tête, une fine langue.

—Eh bien ! qu'as-tu dit, pourquoi ce trouble ?